

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

AP
21.5
-A539

L'Abeille



Canadienne.

PREMIERE

LIVRAISON.

Vol. I.] QUEBEC, 7 DECEMBRE 1838. [N^o. 1.

SOMMAIRE.—Avis au Public—Amérique, —Connaissances Utiles, —Malesherbe, —La Veuve du Soldat, —Mémoire sur les Habitans de la N. Zélande, —Musique Ancienne—Froid, —Radeaux de Poterie—Cust—Anecdotes.

AU PUBLIC.

Quand nous avons publié le prospectus de *L'Abeille Canadienne*, nous étions soutenu par l'espoir que le public recevrait favorablement cette publication; nous n'avons pas été trompé dans notre attente. C'est à nous, maintenant, de faire tous nos efforts pour mériter l'encouragement dont il nous a honoré.

L'Abeille canadienne ne vise point à une célébrité; en effet, il y aurait bien peu de matières originales pour lui décorner ce titre; elle n'ambitionnera que le titre d'utilité. Comme une abeille, elle butinera partout pour remplir l'objet de sa mission. Qu'importe où elle prenne ses matériaux, pourvu qu'elle intéresse ou instruisse ses lecteurs.

En entreprenant cette publication, nous n'avons eu en vue que de favoriser la diffusion des connaissances, et le goût de la lecture, en variant les sujets, parmi le peuple et la jeunesse canadienne. Pour cela, *L'Abeille* renfermera pour nous servir des mots de l'auteur du *Magasin pittoresque* de Paris, "des objets de toute valeur, de tout choix; choses "anciennes, choses modernes, animées, inanimées, "naturelles, civilisées, sauvages, appartenant à la "terre, à la mer, au ciel, à tous les tems, venant "de tous les pays; de l'Industanet de la chine, "aussi bien que de l'Islande, de la Laponie, de "Rome ou de Paris; nous voulons en un mot . . . "décrire dans nos articles tout ce qui mérite de "fixer l'attention et les regards, tout ce qui offre "un sujet intéressant de rêverie, de conversation "ou d'étude." Ce sont dans les auteurs qui ont parlé de ces différents sujets, que nous puiserons nos matières.

Le manque de tems ou de moyens pécuniaires prive un grand nombre de personnes des connaissances nécessairement variées que renfermera notre publication. Tout le monde, et particulièrement la classe à laquelle elle est destinée, ne peut lire ou acheter les ouvrages où on peut les acquérir; nous nous efforcerons de remédier à ce mal, en tâchant de mettre à leur portée les choses les plus intéressantes et les plus instructives qu'ils contiennent, et ce, sous une forme et à un prix qui en faciliteront l'acquisition.

Une si grande variété de sujets ne pourra manquer de rendre la lecture de *L'Abeille canadienne* attrayante et utile; la brièveté des articles loin de fatiguer, sera plus conforme à l'esprit de la jeunesse, et plus propre à délasser le père de famille de ses travaux de la journée.

Nous pouvons assurer nos lecteurs, que de notre part, comme nous l'avons déjà dit dans notre prospectus, nous n'épargnerons ni tems, ni veilles, ni travail pour nous mettre à la hauteur de notre tâche, et en état de la remplir avec la conscience et la justice qui lui est due, nous estimant heureux si elle produit tout le fruit que l'on doit en attendre.

AMERIQUE.—L'Amérique est un vaste continent situé à l'est de l'Asie et à l'ouest de l'Europe et de l'Afrique, entre l'Océan atlantique et l'Océan pacifique. Il s'étend au sud jusqu'au 56^o degré de latitude; on ignore jusqu'à quelle latitude il se prolonge au nord. On le divise en deux grands parties, l'Amérique méridionale et l'Amérique septentrionale, unies ensemble par l'isthme de Panama. Sa longueur est de plus de 3000 lieues. Il a à sa plus grande largeur environ 1200 lieues. Les Antilles sont situées entre l'Amérique Septentrionale et l'Amérique Méridionale, s'étendant depuis la golfe du Mexique et la mer des Caraïbes jusque dans l'atlantique.

L'Amérique du nord comprend le Groënland appartenant au Danemark, les possessions britanniques qui sont le Haut-Canada, le Bas-Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Ecosse, les îles de la Magdeleine, St. Jean, Terre-neuve, Labrador, la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Galles; les possessions russes au nord-ouest; les États-Unis, le Mexique et Guatemala. Les principales chaînes de montagnes sont les monts apalaches ou alleghanis, les montagnes rocheuse et les cordilières du Mexique. Les plus grands fleuves et les rivières les plus remarquables sont le St. Laurent, le Mississippi, le Missouri, le Rio del Norte, le Colorado, l'Arkansas, la Rivière rouge, et l'Ohio. L'Amérique du nord renferme les plus grands lacs d'eau douce du globe; les plus considérables sont le lac supérieur, le lac Huron, le lac Michigan, le lac Erie, le lac Ontario, le lac Winnipog, le lac de l'Esclave et le lac Champlain. Les principales baies sont celles de Baffin, d'Hudson, de St. Jacques, de Delaware, de Chesapeake, de Honduras et de Campeachy; les principaux golfes sont ceux du St. Laurent, du Mexique et de la Californie. Les îles les plus importantes sont Terre-neuve, le Cap Breton, St. Jean, Rhode-Island, Long-Island, et les Bermudes, sur les côtes orientales du continent et sur les côtes occidentales, les îles de la Passion, de Ste. Rose, de Nootka, de la Reine Charlotte, l'Archipel du Roi George, &c.

L'Amérique du sud comprend la Colombie, la Guyane, le Brésil, le Pérou, la Bolivie le Chili, Buenos Ayres, ou les Provinces unies de Lapiata, et la Patagonie. Les principales chaînes de montagnes sont les Andes. Les fleuves et les rivières les plus considérables sont le fleuve des Amazones, de La Plata, l'Orénoque, le Parana, le Paraguay, Madèra, le Tocantins, le St. François, et la Magdalena. Les lacs un peu étendus sont rares; les plus considérables sont le lac Maracaybo et le lac Titicaca. Les îles principales, sont les îles Malouines ou Falkland, Terre de Feu, Chili, Joan Fernandez et les Gallapagos.

Les côtes de l'Amérique ont été explorées jusqu'au 72^o de latitude nord par Hearne en 1770, jusqu'au 69^o par Mackenzie en 1780; jusqu'au 78^o, le long des côtes de la Baie de Baffin par le Capitaine Ross, en 1818; mais on n'a pu pénétrer encore jusqu'à leur extrémité septentrionale. Près de l'extrémité méridionale de l'Amérique, au 54^o de latitude, se trouve le détroit qui porte le nom de Magellan, le



Handwritten initials and number: D-7

premier navigateur qui ait fait le tour du globe, et plus loin le cap Horn, promontoire situé au sud de la Terre de Feu. Les Européens n'ont généralement examiné que les côtes maritimes du continent américain. On a fait, cependant plusieurs expéditions dans l'intérieur, dans des directions différentes.

On n'a encore ramassé que peu de matériaux pour l'histoire de la population aborigène de l'Amérique, et de l'état où elle se trouvait à l'arrivée des Européens. Les traditions, les monuments, et d'autres circonstances semblent indiquer une double émigration de l'Est. Les antiques qui appartiennent, aux sauvages de l'Amérique du nord, consistent pour la plupart, en haches et couteaux de pierre, d'une forme grossière, en mortiers pour broyer le maïs ou bled-d'Inde, en pointes de flèches, et autres choses semblables. Une autre classe consiste en objets que les sauvages avaient reçu des premiers hommes qui ont habité le pays. On en trouve fréquemment dans les tombeaux des Indiens. Il y a encore une troisième classe plus intéressante, d'antiques qui viennent de la nation qui a élevé des forts, ou *tumuli* (des tombeaux, des murailles, des éminences artificielles, &c.) dans l'Amérique du nord. A en juger d'après ces ouvrages, cette nation devait être beaucoup plus civilisée, et plus familiarisée avec les arts utiles que les sauvages d'aujourd'hui. La vieillesse des arbres qui les couvrent fait croire qu'il s'est écoulé un long espace de temps, peut-être 1000 ans, depuis l'extinction de ceux qui ont construit ces monuments. On les trouve proches les uns des autres, parsemés sur les grandes plaines, depuis le lac Érie jusqu'au golfe du Mexique, et généralement dans le voisinage des grandes rivières. Leur construction est régulière, et semble confirmer l'opinion qu'il existait autrefois de grandes villes sur les bords du Mississippi. Les *montes*, ou les corps couverts d'une étoffe grossière, trouvés dans quelques unes des cavernes nitreuses du Kentucky, sont dignes d'attention. Et à mesure qu'on avance vers le sud, ces ouvrages deviennent plus nombreux et plus considérables. On en voit des restes dans les provinces de Texas, du nouveau Mexique et jusque dans l'Amérique du sud. Quoique les données qu'on ait sur les premières générations de cette partie du monde, soient rares et obscures, l'histoire des générations moins anciennes est pleine d'événements. Les Islandais firent un voyage en 982 à Vinland (nom donné au territoire qui s'étend depuis Groënland jusqu'au Labrador) et les vénitiens nous donnent quelques connaissances sur les Indes occidentales dans leurs cartes de 1424; mais l'Amérique resta toujours inconnue à l'Europe jusqu'à Pédroque de sa découverte par Colomb, en 1492. Outre plusieurs voyages que Colomb fit ensuite en Amérique, elle fut visitée par Améric Vesputse (do qui, elle a pris son nom), en 1497, par Cabot la même année; par Cabral en 1500, et par Balbao en 1507. Bientôt après eurent lieu les expéditions de Cortez, de Pizarro, &c. Il est probable que le nouveau monde n'a pas été habité plus de 1200 ans. Cette circonstance jointe à l'oppression à laquelle les aborigènes ont été soumis depuis l'établissement des blancs dans leur pays, explique la petitesse de leur nombre. Les différentes ramifications des Américains sont aussi obscures que l'est leur origine. Les langues diverses qu'ils parlaient portées par F. Lopez au nombre de 1500 ont été déterminées par Alex. Von Humboldt, en deux langues originales. La nature a donné à la surface du nouveau monde les formes plus grandes, et l'a douée d'une puissance vitale plus vigoureuse, du moins dans des régions chaudes, que celles dont elle a doté l'ancien. Il y a en Amérique toutes les sortes de climats; mais le climat généralement diffère de celui de l'hémisphère orientale; par un plus grand degré de froid. L'on calcule que la chaleur y est 10 degrés moindre qu'on sur l'ancien continent dans les mêmes parallèles. Presque toutes les variétés de productions animales,

végétales et minérales abondent en Amérique. Il y a une grande variété d'animaux sauvages; et depuis sa découverte les animaux domestiques qu'on y a transportés d'Europe, s'y trouvent maintenant en grand nombre. En comparant les animaux de la même espèce, sur les deux continents, on a trouvé, le plus souvent que, lorsqu'il y avait différence de grandeur entre eux, l'animal américain était plus grand que celui de l'ancien continent. Les oiseaux sont extrêmement nombreux, et l'on dit que leur plumage est plus beau que celui des oiseaux de l'Asie ou de l'Afrique, mais que leur chant a moins de mélodie. Le Condor qui fréquente les Andes de l'Amérique du sud tient pour la grandeur, la force et la rapidité, le premier rang parmi les hôtes de l'air. Les reptiles sont en grand nombre et il y en a plusieurs de venimeux. Les insectes sont innombrables et en plusieurs endroits dangereux. L'Amérique est arrosée par un grand nombre de fleuves et de rivières dont les eaux sont remarquables par leur variété; le poisson y est très abondant. Les grains, les fruits, les légumes, les herbes, les plantes et les fleurs de toutes sortes venant d'Europe, y croissent abondamment, outre une grande variété d'autres, comme le cocca, la cannelle, le poivre, la salse pareille, la vanille, plusieurs sortes de baumes, le bois d'anjou, le bois de campêche, du Brésil, le sassafras, l'aloes le quinquina, la gomme, la résine et des herbes médicales. Le nouveau monde, et particulièrement, l'Amérique du sud et le Mexique abondent en mines d'or et d'argent. Depuis la découverte de l'Amérique, on a transporté une si grande quantité de ces métaux précieux en Europe, que leur valeur est beaucoup diminuée. L'Amérique possède aussi beaucoup de mines de cuivre, de mercure, de fer, d'antimoine, de soufre, de nitre, de plomb, d'aimant et de marbres de toutes sortes. Il y a plusieurs sortes de pierres précieuses, comme les diamants, les rubis, les émeraudes, les améthistes l'albâtre, &c.

L'on peut diviser les habitants de l'Amérique en trois classes; les blancs, les noirs, et les indiens. Les blancs sont les descendants des Européens qui passèrent pour s'établir en Amérique depuis sa découverte. Les noirs qui presque tous naissent encore dans l'esclavage, descendent des africains qu'on a arrachés de leur pays natal. Les indiens sont les aborigènes du pays qui généralement ne connaissent point encore les bienfaits de la civilisation. Leur teint est cuivré; ils ont un air farouche; ils sont grands, droits, athlétiques, et capables d'endurer les plus grandes fatigues. Ils sont hospitaliers, généreux, fidèles à leurs amis, mais implacables dans leur ressentiment. La chasse, la pêche et la guerre, forment leurs occupations ordinaires. A la découverte de l'Amérique, les aborigènes étaient en plusieurs endroits très avancés dans la civilisation, et particulièrement ceux du Mexique et du Pérou. Les indiens font encore un peuple à part, et ils conservent leurs anciennes coutumes, mais dans quelques endroits ils se mêlent aux blancs. Ils occupent encore aujourd'hui la plus grande partie de l'Amérique. Dans l'Amérique du nord sur tout, ils possèdent presque tout le pays qui se trouve au nord de l'Amérique espagnole, une grande partie du territoire des Etats-unis à l'ouest de Mississippi, et presque toutes les vastes régions qui sont situées au nord des Etats-unis et à l'ouest du St. Laurent. Dans l'Amérique du sud, ils possèdent la Patagonie et presque tout l'intérieur du continent.

Le nombre des blancs descendant des colonnes espagnols, portugais, anglais, français, hollandais, danois, allemands, et russes, est suivant Humboldt, de..... 13,500,000
Le nombre des indiens de..... 5,600,000
des noirs de..... 6,500,000
de races mêlées..... 6,500,000
faisant un total de plus de 35 millions.

Quelques uns pensent qu'il y a 40 millions d'habitans en Amérique, mais il y a encore de la place et un sol fertile pour plus de 500 millions. Une grande partie des sauvages a été soumise, et est maintenant comprise dans la population du Mexique, de Guatemala et des Etats de l'Amérique du sud. Voici le nombre des personnes qui parlent différentes langues en Amérique :

Langue anglaise.	11,647,000.
Espagnole	10,174,000
Portugaise	3,740,000
Langues Indiennes	7,593,000
Langue française	1,242,000
Langue Hollandaise, Danoise, Suédoise et russe.	216,006.

CONNAISSANCES UTILES.

Q. Comment acquiert-on les connaissances utiles ?

R. Par l'étude de l'Histoire ancienne et moderne, de la Philosophie, des sciences et des arts.

Q. Qu'entendez par l'Histoire ancienne et moderne ?

R. L'Histoire ancienne renferme non seulement les fables et les traditions des hommes qui ont vécu aux temps les plus reculés de l'antiquité, mais aussi les faits authentiques dont parlent Hérodote, Diodore, et plusieurs autres grecs et romains. L'Histoire moderne nous retrace des évènements plus récents et qui descendent même jusqu'à nos jours.

Q. Que voulez vous dire par Philosophie, Science et arts ?

R. L'on peut, pour ainsi dire, regarder les deux premières, comme synonymes; elles embrassent toutes les connaissances utiles, telles que la chimie, l'astronomie, &c. Le mot, arts est employé dans un sens moins étendu, telles que la peinture, la sculpture, l'architecture, &c.

Q. Qu'est ce que la chimie ?

R. La chimie nous donne l'explication de plusieurs phénomènes de la nature, et de leurs causes, et nous fait connaître les choses qui composent les corps.

Q. Qu'est-ce qu'une substance ?

R. Substance, est une matière existante, solide ou fluide, simple ou composée et qui ne cesse jamais d'exister quoiqu'on puisse en changer l'apparence et les formes de différentes manières.

Q. L'eau est elle une substance simple ?

R. Les anciens le pensaient, et ils en avaient fait un des quatre éléments; mais la Chimie a démontré qu'elle est composée de 15 parties d'hydrogène, et de 85 d'oxygène, et qu'elle peut être décomposée facilement.

Q. Donnez l'explication des propriétés de l'oxygène ?

R. L'oxygène est toujours combiné avec d'autres substances, mais il est à son plus grand degré de pureté dans l'état de vapeur ou gaz oxygène. Il s'unit avec tous les métaux, et détruit leur lustre en formant un oxyde qu'on appelle généralement rouille. Sans sa présence le feu ne brûlerait pas, ni il pourrait avoir de combustion. Il forme une des parties constituantes des acides. L'acide sulfurique huile de vitriol se compose d'oxygène et de soufre. L'acide carbonique, d'oxygène et de carbone. Sans l'oxygène on ne pourrait pas vivre.

H. Qu'est-ce que l'hydrogène ?

R. L'hydrogène, comme l'oxygène, est toujours combiné avec d'autres substances; mais il est à son plus grand degré de pureté dans l'état de gaz hydrogène. Il est douze fois plus léger que l'air ordinaire, et pour cette raison, on l'emploie pour remplir les ballons; on l'appelle air inflammable. Il abonde dans les mines de houille ou charbon, d'où on peut l'extraire facilement; il est extrêmement dangereux pour les animaux. On se sert de ce gaz pour l'éclairage. Il se mêle aisément avec l'eau, le soufre, le phosphore et le carbone. Uni au soufre, il forme une partie de l'odeur fétide causée par les

égoûts ou la décomposition des substances animales et végétales.

Q. L'eau ne contient elle pas souvent plusieurs autres substances ?

R. L'eau contient souvent tant de substances étrangères qu'elle ne peut servir à l'usage domestique, et on l'appelle alors eau minérale. Les acides, les alcalis et les sels unis à cette eau forment une substance composée.

Q. De quoi est composé l'air atmosphérique ?

R. L'air que nous respirons se compose d'environ 22 centièmes de gaz oxygène, et 78 centièmes de gaz azote, avec un centième de gaz d'acide carbonique. Il est souvent chargé d'autres gaz qui le rendent dangereux aux animaux.

Q. Quelles sont les qualités de l'azote.

R. L'azote ou nitrogène est la base de l'acide de nitre et se combine avec l'oxygène; il forme les 78 centièmes de l'air. Il éteint le feu et la vie animale, et est beaucoup plus léger que l'air ordinaire. C'était le gaz méphitique des anciens. L'acide de nitre est l'eau forte qu'on vend dans le commerce.

LA SEMAINE.

6 Décembre.—*Chrétien Guillaume Lamoignon de Malesherbes* naquit à Paris le 6 Décembre 1721. La simplicité, la grandeur, les lumières et la bonté réunies dans ce caractère, le rendent unique parmi les modernes. Descendant des Lamoignon, qui tenait de sa famille la sévérité des mœurs et l'inaltérable probité. Il était petit-fils du célèbre Président de Lamoignon et fils du chancelier de ce nom. L'éducation de Malesherbes, cette première éducation dont toute la vie dépend, fut confiée à Mme. Boujault, dont les soins lui inspirèrent ces sentimens d'humanité tendre, et cette aménité du cœur, qui toute sa vie, répandirent autour de lui la confiance et lui valurent le bonheur d'être toujours aimé. Il eut pour précepteurs des hommes sages et éclairés. Son intelligence, lentement développée et mûrie avec soin, plutôt que hâtée dans ses progrès, adopta, par devoir et par goût, l'étude de la jurisprudence, et par passion, celle des sciences naturelles. En 1741, il fut nommé substitut du procureur-général. Conseiller d'état à 24 ans, il succéda six ans après à son père, comme président de la cour des aides. Chef de cette cour, qui opposa toujours des résistances sages aux déprédations des finances, il sut, dans cette position difficile, être juste, intrépide et pourtant modéré dans la guerre qu'il faisait aux ministres; clairvoyant et infatigable dans sa défense du peuple. Malesherbes commença par des grandes actions sa vie, qui devait en offrir une si longue suite. Sans passion, sans faiblesse, sans irrévérence et sans flatterie, approfondissant chaque sujet, et éclairant tous les détails obscurs de la matière fiscale, dévoilant toutes les fraudes de la répartition des impôts, tous les petits crimes de la cupidité, appuyée par le pouvoir, il fut, pour ainsi dire, le bouclier de sa patrie. Son langage doux et austère, plein de respect et de fermeté, forçait les princes eux-mêmes à lui prêter leur attention. En 1768, le prince de Condé fut chargé d'aller imposer silence au parlement. Malesherbes lui dit: « Prince, la vérité doit sembler bien terrible, puisqu'on lui oppose tant d'obstacles, et qu'on la repousse du trône avec tant de rigueur. » Un nommé Varennes, protégé par la cour, et payé pour harceler les parlemens, fut condamné par eux et par Malesherbes; le roi abolit la peine; Varennes, à genoux devant les Magistrats entendit les paroles, suivantes de la bouche de Malesherbes: « Le roi vous accorde des lettres de grâce? La cour les entérine: retirez-vous; la peine vous est remise, mais le crime vous reste. » Les gens de lettres trouvaient en lui un père; la littérature lui devait une tendance utile, forte et courageuse. Il chercha à préparer la liberté de la Presse, et parvint à rendre respectables les fonctions de cen-

seur dont il était chargé. Il défendit souvent lui-même les écritains dont on inculpaît les intentions ou les paroles.

Après avoir été longtems en butte à des coups d'autorité et à de basses intrigues, le 6 avril 1770, Malesherbes fut retenu en exil, dans sa terre de Malesherbes. La cour des pides fut cassée par des soldats; et les parlemens, dernière ressource de la nation, brisés par un mot de quelques favoris. Les cris du peuple redemandant les parlemens: Malesherbes reparut à la tête de sa cour des aides. L'avenir de la France, se découvrit à ses yeux: l'âge des révolutions approchait. Malesherbes voyait cette nécessité terrible: il l'indiqua dans ses célèbres remontrances de 1774, poignit la France, avec une effrayante vérité, dévoila ses besoins, son malheur, ses craintes. Par prodige, il fut écouté. Ministre malgré lui, il ne reçut le ministère que pour le garder 9 mois; il fit de grandes choses; il vida les prisons de cette foule de malheureux que l'autorité y avait entassés, établit une commission pour juger l'utilité des lettres de cachet &c. Il quitta une première fois le ministère en 1776, et suivit Turgot dans sa disgrâce. Il visita pendant sa retraite, sous le nom de M. Guillaume, la Suisse, l'Allemagne, la Hollande. Il était membre des trois grandes Académies de Paris. Louis XVI l'appela de nouveau au Conseil; il y entra, s'aperçut que sa présence ne servait à rien, que sa voix n'était jamais utile, et obtint sa retraite. On ne l'avait pas écouté; ses prédictions fatales étaient accomplies. Le trône, lâchement soutenu, était tombé dans le gouffre de la dette publique. Louis XVI était traduit à la barre de la convention. Malesherbes, que jamais on n'avait daigné entendre, dont les sages Conseils avaient été rejetés, Malesherbes, enseveli dans la retraite, en sort tout à coup et se constitue le défenseur du monarque près de périr. Il fut introduit au Temple, il vit Louis XVI et lui dévoua sa vie. Son conseil et son ami, à 70 ans, il trouva pour être encore un héros, l'activité, la force et l'énergie d'un âme de 20 ans. Rentré dans ses terres, en décembre 1793, Malesherbes fut arrêté et conduit à Paris, où après une courte détention, il mourut sur le même échafaud que sa fille, sa petite-fille et le mari de cette dernière. Avant de monter dans le char funèbre, son pied heurta contre une pierre. « Voilà, dit-il, un mauvais présage; un Romain serait rentré; » Ce grand homme était simple dans son costume, distrait dans ses manières, affable dans son accueil. Sa conversation était facile, brillante, longue, souvent diffuse; c'était une prononade au hasard. Ami de l'agriculture, il lui fit faire de grands progrès en France. Malesherbes possédait un trésor inépuisable de connaissances, un ressort puissant d'imagination, de la malice dans l'esprit, une bonté sans égale dans le cœur, et l'assemblage de tous les talens sans vanité et de toutes les vertus sans orgueil. Malesherbes est, enfin, un des plus nobles gloires que la France ait léguées à l'avenir.

POESIE.

LA VEUVE DU SOLDAT.

C'était à la fin de l'automne,
Novembre avait atteint la moitié de son cours,
Et languissante et monotone
La nature pleurait le départ des beaux jours.

Il faisait presque nuit; au fond de la vallée
Déjà l'on n'apercevait plus
Qu'une chaumière isolée.
Dans le lointain un cloche ébranlée
Vennait de sonner l'Angelus.

Une femme, à pas lents, descendait la colline;
Elevant vers le ciel ses yeux baignés de pleurs,
Elle invoquait la clémence divine,
Elle priait aussi la Mère des douleurs.

Entouré d'un lambeau de vêtements funèbres,
Un jeune enfant dormait sur son dos attaché;
Près d'elle un autre enfant marchait triste et penché,
Et recueillait dans les ténèbres.
Chaque soupir à sa mère arraché.

Il s'efforçait de lui cacher ses larmes;
Pauvre orphelin, fils du soldat,
Son père l'embrassait la veille du combat...
Il rapporte aujourd'hui les débris de ses armes.

Souvent, de fatigue accablé,
Furtivement le regardait sa mère,
Et son oeil aussitôt retombait sur la terre,
De son morne silence inquiet et troublé.
Elle enfin par ces mots ranimait son courage:
« Pauvre petit! marchons, le bon Dieu nous
Marchons encore jusqu'au prochain village,
Hâtons nos pas, voici la nuit. » [conduit;

On arriva. D'une voix affaiblie
La veuve bien des fois murmura ces accents:
« Au nom du ciel, ah! rendez-nous la vie!
Prenez pitié de mes petits enfans:
Leur père est mort en servant la patrie! »

[dit plus;
Mais tout dort. Pauvre mère! on ne l'entend
Partout la porte était fermée,
Et dans la plaine manimée
L'écho même était sourd à ses cris superflus.

Derrière les arceaux de l'église gothique
La lune s'abaissait, et son pâle croissant
Sur le chaume noirci d'un ermitage antique
Ne laissait plus tomber qu'un rayon languissant.

Demeure hospitalière au malheur consacrée,
Jadis toujours ouverte au pauvre, au voyageur,
Une petite croix en protégeait l'entrée...
C'était la maison du pasteur.

Hélas! aux jours affreux des tempêtes civiles
Le vicillard disparut... et n'eut point de cercueil;
L'orphelin du hameau n'osa porter le deuil, l'es,
Et le pauvre aujourd'hui sans secours, sans asile
Vient frapper à la porte et pleure sur le seuil.

« C'en est donc fait! pour nous plus d'espérance!
O mes enfans! Dieu seul est notre appui;
Venez, au pied du temple implorons sa clémence
Votre père là-haut nous attend près de lui.

La veuve ainsi parla. Le portail solitaire
Répéta leurs soupirs encor quelques instans;
Et le matin, à l'heure où sonnait la prière,
On aperçut de loin les enfans et la mère...
On accourut... mais il n'était plus tems.

A. M.

MÉMOIRE SUR LES HABITANS DE LA NOUVELLE ZÉLANDE,

PAR R. P. LESSON.

Les Zélandais ont plusieurs traits de ressemblance avec les anciens Spartiates: ils sont indifférens pour la vie, ils bravent la mort avec courage, et on pourrait dire avec grandeur. Toutes leurs pensées sont tournées vers les combats; c'est le plaisir de toute leur vie: aussi dès le jeune âge, ne manque-t-on point d'enflammer l'imagination des enfans par le récit des exploits de leurs pères ou de leurs amis, et de faire naître dans leurs cœurs cette soif inextinguible de hasards et des périls. De bonne heure un jeune garçon sait apprécier sa propre dignité; il sait qu'aucune femme n'a le droit de porter la main sur lui; qu'il peut frapper sa mère sans que celle-ci ose

en plaindre ; qu'il peut préluder, en maltraitant ses esclaves, à l'épouvante qu'il doit porter au jour du combat au milieu des tribus voisines. Une chose bizarre cependant, c'est qu'un enfant est d'autant plus illustre que le raz de sa mère est plus élevé, car c'est d'elle qu'il tire toute sa noblesse. Ce sont toujours des vieillards estimés par leur savoir, ou des *arikis* ou prêtres, qui président à l'éducation des fils des chefs ; ce sont eux qui les initient dans les secrets de leur théologie. Semblables aux anciens Scaldes du nord, leurs leçons, renfermées dans des sortes de stances cadencées, roulent sur les exploits des guerriers, sur le nombre de leurs victimes, sur le bonheur dont ils jouissent dans l'*Ata-Mira* ou paradis célesté. Vers douze ans ces jeunes adeptes assistent aux assemblées des chefs et écoutent leurs délibérations ; leurs caractères en prennent des habitudes méditatives et réfléchies ; ils sont avides de s'illustrer par quelques exploits. Nous avons été fort souvent étonnés de voir de jeunes garçons monter à bord, parcourir le navire en tous sens au milieu des matelots, sans montrer ni timidité ni surprise ; leur démarche avait déjà de l'assurance. À l'âge de dix-huit ou vingt ans, ils font partie de la tribu des guerriers ; ils se baignent alors une cabane à côté de celle de leur père ; ils se marient, et l'autorité paternelle cesse.

Les mariages se font par achat ; le futur doit faire des présens à la famille de la fiancée. La plupart des naturels, surtout ceux du commun, n'ont qu'une femme ; mais il paraît que la polygamie est permise aux chefs, car le fameux Songhi a plusieurs épouses. Tooni, chef de l'*hipah* près duquel la corvette la *Coquille* était mouillée, avait acheté la sienne, quoiqu'elle appartint à une famille distinguée, deux mousquets et un esclave mâle ; en retour on lui donna son épouse et un certain nombre de nattes faites en lin de la Nouvelle Zélande, et aussi trois esclaves femelles, destinées d'après le haut rang de sa femme à la servir. Les habitans de la classe commune font des présens de moindre valeur ; aussi n'ont-ils communément qu'une seule épouse. L'*ariké* consacre les mariages par une série de cérémonies religieuses. Les missionnaires protestans qui sont à la nouvelle Zélande, nous disent même qu'au moment de la naissance d'un enfant on pratique une sorte de baptême. Quoique la femme ne soit, aux yeux de ces belliqueux insulaires, qu'une créature d'un ordre secondaire et destinée à la conservation de l'espèce, ils la consultent cependant dans toutes les circonstances graves, et l'épouse de l'*ariké*, semblable aux Druidesses, partage le pouvoir sacerdotal de son époux.

Nous ne parlerons point de la légèreté avec laquelle ces peuples traitent ce que nous nommons *peudeur* : cette vertu est le résultat de la civilisation ; et le tableau que nous pourrions tracer des mœurs encore brutes de l'homme dans sa nature primitive, serait souvent fort plaisant sans doute, mais il effloucherait les esprits les moins difficiles.

L'amitié que se portent entre eux les naturels d'une même tribu est très-vive, et nous fûmes souvent spectateurs de la manière dont ils se la témoignent. C'est ainsi, par exemple, que lorsqu'un d'eux venait à bord et qu'il y rencontrait un ami qu'il n'avait pas vu depuis quelque temps, il s'approchait de lui dans un profond silence, appliquait le bout de son nez sur le sien, et restait ainsi pendant une demi-heure en mormentant d'un ton lugubre entre ses dents des paroles confuses ; ils se séparaient ensuite et agissaient le reste du temps comme deux hommes complètement étrangers l'un à l'autre. Les femmes observaient le même cérémonial entre elles, et l'on avouera que cette solution nasale, qui se nomme *ngi*, est une singulière politesse. Mais ce qui nous étonnait encore le plus, c'est l'indifférence que les naturels témoignent pour ceux qui, au milieu d'eux, se donnent ainsi des marques d'amitié.

Il est assez remarquable de voir les peuples asiatiques conserver dans toutes les circonstances de leurs plaisirs, cet air calme et solennel qui convient si bien à la dignité de l'homme.

Si les Zélandais montrent ainsi par leurs émotions qu'ils sont sensibles aux passions douces, l'histoire de leur vie entière prouve, d'un autre côté que nul peuple ne conserve et ne nourrit plus long-temps le désir de la vengeance. Un Zélandais semble avoir pour maxime que le temps ne peut effacer aucune offense, mais bien la vengeance seule. De ce principe vicieux, dont chaque naturel est imbu et qui fait la règle de la conduite politique des tribus, résultent ces haines et ces guerres perpétuelles qui désolent ces îles. La perte des parens ou des chefs distingués est vivement sentie par toute la tribu ; les habitans en deuil se livrent à une cérémonie lugubre qui dure plusieurs jours ; et lorsque le rang du défunt est élevé on sacrifie toujours des esclaves destinés à le servir dans l'autre monde. Les femmes, les filles et les esclaves femelles se déchiront le sein, les bras et la figure, en se sillonnant la peau avec une dent tranchante de chien de mer ; et celle-ci est toujours enbrée et pendue à l'oreille ; plus le sang risello de leur corps, plus cette offrande doit être agréable au mort ; de temps à autre et à une époque fixe, elles renouvellent ces marques de douleur. Lorsque nous demandions l'explication de cet usage aux jeunes filles, elles se bornaient à répondre : *Antona veut que nous pleurions*. Ces peuples professent pour les morts le respect le plus religieux ; ils les embaument avec un art qui n'est imité nulle part et qui est bien supérieur à celui qu'on employait en Egypte pour conserver les momies. Ils les enterront d'ordinaire dans les tombeaux que chaque famille se réserve, ou, quelquefois pour les gens du commun, ils font ce qui s'appelle *tutere* et *Wakaatu*, en plaçant le cadavre dans une pirogue qu'ils lancent en pleine mer.

Chaque tribu de Zélandais forme une sorte de république, et chaque individu est indépendant de tout autre homme. Les districts sont régis par un chef direct, dont le titre n'est reconnu qu'à la guerre. Dans son village, il n'a aucun pouvoir particulier ni aucun ordre à donner à l'insulaire le plus vulgaire, seulement il ne fait rien, et il a droit de recevoir en nature une dime sur les provisions des autres familles ; mais il n'a, au reste, que les esclaves qu'il fait lui-même à la guerre, et n'a d'autres prérogatives que le tatouage qui dénote son rang et que personne ne peut porter. On ne lui témoigne aucun égard, aucun marque particulière de respect lorsqu'il arrive au milieu des guerriers. Les enfans d'un chef ne lui succèdent pas à sa mort ; ce sont ses frères dans l'ordre de leur naissance. Ordinairement on nomme chef celui qui possède la réputation la plus étendue de bravoure, d'intrépidité et de prudence. À l'armée, ses avis prévalent sur la manière d'attaquer. Il n'a, pour faire la guerre et pour assembler ses guerriers, d'autre moyen que la honte qui s'attache à ceux qui refusent de le suivre au combat ; rarement, lorsqu'il projette une invasion, arrive-t-il que l'avis qu'il donne soit exécuté et des motifs qui l'y déterminent ne soient pas suffisans pour réunir les combattans.—Lorsque Atax (Dieu) demande la guerre, il n'y a jamais de partage dans les opinions. Les chefs de chaque tribu forment un conseil auquel sont admis les prêtres et même les simples combattans qui jouissent d'une réputation acquise à la guerre. Ce sont les corps des chefs tués dont on conserve la tête comme un étendard, qui servent d'holocauste dans les sacrifices. Leurs femmes sont remises à l'ennemi pour subir le même sort, ou elles se dévouent elles-mêmes. À leur mort naturelle on érige sur leurs tombeaux des victimes humaines.

La coutume la plus atroce que nous voyons à signaler est l'anthropophagie, que nul peuple n'exer-

une vive satisfaction la chair palpitante des ennemis tombés sous leurs coups... Par suite de ces abominables coutumes, ils ont pris goût à la chair humaine, et ils regardent comme des jours heureux et des fêtes solennelles les circonstances dans lesquelles ils peuvent s'en rassasier. Un chef de l'hippali de Kaouri, sur l'île *Ou-Moleu Arohia*, nous exprima même toute la satisfaction qu'il éprouvait à manger un cadavre. Il nous indiquait le cerveau comme le morceau le plus délicat et les fosses comme le plus substantiel; mais nous voyant faire des signes d'horreur, il se reprit pour affirmer que jamais ils ne mangeaient des Européens (Pateka,) mais bien les méchants hommes de la rivière Tamise et de la baie Mercure, et nous disait d'un air presque caressant que les Européens étaient leurs pères, puisqu'ils leur fournissaient de la poudre pour tuer leurs ennemis. Les cadavres des naturels tués sur le champ de bataille sont toujours dévorés; on n'est pas certain s'ils ne mangent pas la chair des esclaves qu'ils sacrifient en diverses circonstances.

Il semble que ces habitudes, d'une férocité sans exemple, régnoient de toute ancienneté parmi ce peuple, qui ne respire que la guerre, et qu'elles forment une sorte de code parmi eux, qu'on ne peut transgresser sans violer les lois de l'honneur. La guerre occupe presque tous les instans de leur vie: le plus léger prétexte suffit pour la faire déclarer; mais le plus léger revers ou une simple satisfaction peut engager l'ennemi à se retirer. Les querelles durent pendant une longue suite d'années, et la génération présente fait souvent une invasion pour venger la défaite de ses pères. On les a vus se battre, dans quelques districts, pour des affaires qui s'étaient passées depuis plus de soixante ans. Leur rancune est concentrée: chaque jour, loin de leur inspirer l'oubli de l'injure, ne fait que nourrir le soif de la vengeance, qui ne peut être satisfaite que par le sang de l'agresseur.

(Journal du Voyage.)

Musique ancienne. La flûte égyptienne n'était qu'une corne de vache percée de trois ou quatre trous; et leur harpe ou lyre n'avait que trois cordes; la lyre grecque avait sept cordes, et était très petite; on la tenait d'une main; les trompettes juives qui firent tomber les murs de Jéricho étaient des cornes de bœuf; leur flûte ressemblait à celle des Égyptiens. Ils n'avaient point d'autres instruments de musique à vent. Leur psaltérion était une petite harpe ou lyre triangulaire garnie de fils de métal sur lesquels on jouait avec une petite baguette de fer; leur saquebute ressemblait à la cornemuse; le tambourin était aussi un de leurs instruments. Le tympanon avait la forme d'une harpe horizontale garnie de fils de métal, et que l'on jouait comme le psaltérion. Ils n'avaient point de musique écrite; à peine avaient ils une voyelle dans leur langue; et cependant, suivant Joseph, il y avait deux cent mille musiciens qui jouaient à la dédicace du temple de Solomon. Mozart se fit mort, au milieu d'un tel concert, en proie aux plus grandes agonies!

FROID.—Sensation plus ou moins douloureuse que nous éprouvons lorsque les corps qui nous environnent soustraient une portion de notre chaleur.

Ainsi un corps n'est froid ou chaud, pour nous, qu'autant que sa température est moins ou plus élevée que la nôtre: lorsque sa température est moins élevée, il nous cède du calorique (chaleur,) et par conséquent il est froid; lorsque sa température est plus élevée, il nous cède du calorique et il est chaud.

Si l'on compare les corps les uns aux autres, on regarderait également comme froids tous ceux dont la température est plus basse, et comme chauds tous ceux dont elle est plus élevée: d'où il suit que le froid n'est jamais absolu; qu'il n'est qu'une manière d'être, relative, d'un corps par rapport à un

autre: Il ne pourrait y avoir de froid absolu qu'autant qu'un corps serait privé de tout son calorique; nous ne connaissons dans la nature aucun corps qui soit dans cet état.

On observe sur la surface de la terre à la même latitude, des lieux plus froids les uns que les autres. Plusieurs causes contribuent à cette différence de température; parmi ces causes, on distingue principalement la proximité des eaux ou des lieux humides, celle des bois, la hauteur au-dessus du niveau de la mer; cette dernière a une si grande influence sur le froid, que l'on voit dans les chaînes de montagnes, des sommets qui sont constamment couverts de neige.

Dans chaque pays il existe des airs de vent qui sont constamment froids, tandis que d'autres sont chauds. Long-tems on a attribué cette différence dans la température des vents, à ce que les uns venaient des pays froids et les autres des pays chauds; mais une expérience plus approfondie sur ces sortes de vents à fait voir que leur différence de température dépendait principalement de la propriété qu'ils avaient d'être pluvieux ou secs.

La généralité des physiens d'aujourd'hui attribuent la production du froid à la sortie de la chaleur ou du calorique de l'intérieur des corps.

RADEAUX DE POTERIE.—Voici ce que le Duc de Rovigo, rapporte dans ses mémoires, sur ces radeaux. « Nous avons remarqué sur le nil des radeaux qui le descendaient, et dont la construction singulière avait vivement piqué notre curiosité: c'était de la poterie. Nous étions arrivés au point le plus élevé de l'Égypte, sans en avoir rencontré de fabrique. Nous demandâmes d'où venait cette marchandise: on nous apprit qu'elle venait de beaucoup plus haut que Sienné, où se trouvait un de ces radeaux. Nous l'examinâmes; il était aussi grand que ceux que l'on voit sur nos rivières en France; et uniquement composé de pots de terre parfaitement égaux, ingénieusement rangés les uns à côté des autres, liés ensemble, et l'ouverture placée on dessous; on en mettait ainsi les uns sur les autres autant de rangs que la profondeur de l'eau le permettait. Cette masse était soutenue à flot par l'air qui restait au fond des pots, d'où il ne pouvait s'échapper. Les conducteurs y ajustaient un gouvernail, et y plaçaient quelques nattes, sur lesquelles ils s'établissaient. Ils descendaient ainsi le fleuve du point le plus élevé du cours du Nil jusqu'au Caire, et on passant même par dessus les catacactes, quand l'inondation les recouvre, ainel que cela a lieu tous les ans. »

« Ces radeaux ne craignaient que l'échouage; mais dans le Nil, dont les bords sont limoneux, cela ne présente aucun danger. »

Le même auteur rapporte aussi que pendant son séjour à Sienné, le Général Desaix eut besoin d'écrire à Siout; on donna la lettre à porter à un fellah, qui ne prit pas d'autre moyen pour s'échapper sa commission, que de fier ensemble deux boîtes de joncs, sur lesquelles il se plaça à la turque, avec sa pipe et un peu de dattes, ne prenant que sa lance pour se défendre contre les crocodiles, et une petite rame pour se diriger. Placé ainsi sur cette frêle embarcation, il s'abandonna au cours du fleuve et arriva sans accident. »

CAFÉ.

Le café est une graine que produit le cafier, arbre de moyenne grandeur. Cet arbre pousse droit, n'a qu'un seul tronc, et des branches fines et longues, qui se rabattent vers la terre. Ses feuilles attachées aux deux côtés de la branche sans rameaux sont toujours vertes et ressemblent assez à celles du laurier. Ses fleurs sont blanches. Le fruit qui succède est une pulpe pâle, insipide et glutineuse renfermant deux graines ovales et dures, chacune de la grosseur environ d'une fève ordinaire. Un côté de la

graine est convexe et l'autre plat, et un sillon petit et droit est marqué dans sa longueur. Les côtés plats des deux graines se touchent. Ces graines sont couvertes d'une membrane cartilagineuse à la quelle on a donné le nom de *coqso*.

Les botanistes reconnaissent plusieurs variétés de cafiers, dans les deux hémisphères. Mais on ne peut en attribuer la cause qu'aux accidents du sol et climat, après que cette plante eut été naturalisée en Amérique, car l'on sait que le café y fut découvert, l'année 1714 les Magistrats d'Amsterdam firent présent de cette plante à Louis XIV. qui la fit placer à Marly, sous les soins du célèbre de Jussieu; et ce ne fut que quelques années après qu'on en envoya à Surinam, dans la Cayenne, et à la Martinique. La culture du café s'est ensuite répandue rapidement dans les Antilles.

L'usage du café comme liqueur alimentaire, était connu en Arabie longtems avant le tems dont nous venons de parler. Elle fut introduite dans l'Arabie heureuse par Megalceddin, Mufti d'Aden qui Pavait connue en Perse; et de retour dans son pays, il s'en servait comme médecine. Mais ce ne fut qu'en 1554 que l'on vendit publiquement du café à Constantinople.

Il règne une grande incertitude sur l'époque de l'introduction du café dans les parties occidentales de l'Europe. Les Vénitiens qui faisaient le commerce du Levant, furent probablement les premiers qui en firent usage. Longtems après un voyageur venant de Constantinople en arriva à Narbonne, et en 1671 il y fut établi une maison où l'on vendait de cette liqueur préparée.

Il y avait déjà des cafés d'établis à Londres à cette époque. Le premier y fut ouvert par un grec nommé Pasqua qui avait été conduit en Angleterre en 1652 par un marchand de la Turquie.

Le café ne vient pas bien dans les climats où la température descend au-dessous du 55^e. degré de Fahrenheit. Il croit mieux dans un sol neuf, qui a une pente légère et où l'eau ne s'arrête pas. Dans les situations exposées il est nécessaire de planter des rangs d'arbres touffus de distance en distance pour modérer l'ardeur du soleil.

On sème ordinairement le café dans un endroit propre à cela, et on le plante ensuite, à distance égale selon la nature du terrain. Dans un sol très sec ou sablonneux l'arbre s'élève rarement à plus de six pieds, et on le plante alors de cinq pieds en cinq pieds; mais dans un sol fertile, où il atteint neuf ou dix pieds ou plus, de hauteur, on doit laisser un plus grand espace, huit ou dix pieds, afin que ces arbres ne soient pas trop serrés, et puissent prendre toute leur croissance.

Le café des Antilles n'a pas le gout si fin que celui de l'Arabie ou des autres parties de l'Est; mais on doit principalement attribuer cette différence, à la longueur du tems que l'on garde le café avant de s'en servir. Celui qui croît sur un sol léger et dans un endroit élevé et sec est plus petit, que celui qui croît sur un terrain plus gras et plus humide, mais il est meilleur. L'on assure que le plus mauvais café d'Amérique en le gardant de dix à quatorze ans, deviendra aussi bon que celui que nous tirons maintenant de la Turquie.

ANÉCDOTES.

COÛCO. Le roi de Congo choisit quelquefois pour se promener un jour où il fait beaucoup de vent; il se met son bonnet sur une oreille, et, si le vent le fait tomber, il impose une taxe sur les habitans de la partie de son royaume d'où le vent a soufflé.

Le fier Soliman, empereur des Turcs, dans son invasion de la Hongrie, prit la ville de Belgrade, considérée, comme le boulevard de la chrétienté. Après cette conquête importante, une pauvre femme s'approcha de lui, et se plaignit amèrement de quelque uns de ses soldats qui avaient enlevé ses ani-

maux qui composaient toute sa fortune. « Il fallait que vous fussiez dans un profond sommeil, » dit-il en riant, « si vous n'avez pas entendu les volours ? » « Oui, mon souverain » répliqua la femme, « je dormais profondément, mais c'était dans la pleine confiance que votre grandeur veillait pour le secret public. »

L'Empereur qui avait un esprit élevé, loin d'être offensé de cette liberté, l'indemnisait amplement de la perte qu'elle venait de faire.

HENRY IV demanda au jésuite Coton : Révéleriez-vous la confession d'un homme résolu de m'assassiner ? — non ; mais je ne mettrais entre vous et lui.

A NOS ABONNÉS.

Nous nous sommes servis de petits caractères pour l'impression de cette livraison, afin de pouvoir donner le même nombre d'articles à nos lecteurs, que dans les livraisons subséquentes. L'insertion de l'avis *au public* en tête, et du prospectus suivi des conditions de l'abonnement, aurait pris beaucoup de place, si nous avions imprimé cette livraison avec les caractères dont nous nous proposons de nous servir, et les lecteurs auraient été privés par là de plusieurs articles. Nous voulions aussi rendre cette première livraison aussi complète que possible, pour que le public pût se faire une juste idée de la nature et du mérite de l'ouvrage, ce que nous n'aurions pu faire avec autant d'avantage, si dans la première publication de l'Abeille, il n'eût pas trouvé la variété des matières qu'on lui avait promise et qu'on lui donnera dans les autres livraisons.

*** Les personnes à qui nous avons adressé l'Abeille Canadienne, et qui n'ont pas souscrit, sont priées de la renvoyer à l'imprimerie de M. M. Fréchette & Cie, rue la Montagné si elles ne se proposent pas de s'abonner à cette publication.

L'ABEILLE CANADIENNE.

PROSPECTUS.

DEPUIS quelques années les publications périodiques destinées à l'instruction du peuple s'accroissent rapidement, surtout en France et en Angleterre. Les avantages qui en sont déjà résultés sont inappréciables. Jusqu'à lors les lumières n'avaient été que le partage des classes riches ou

privilegiées, le peuple était resté dans l'ombre; mais les progrès de la civilisation et de la liberté l'ayant tiré de l'espece d'inertie et de nullité où il était tombé, on a senti le besoin de l'éclairer pour le rendre capable de profiter des avantages que lui promettaient un nouvel ordre de choses.

Parmi ces publications, il paraît à Londres et à Paris des Magasins hebdomadaires, que la modicité du prix permet au plus pauvre citoyen de se procurer. Ces magasins renferment toutes sortes de sujets, tires des arts, des sciences, de l'histoire, de la littérature, des voyages, &c. C'est une collection des morceaux les plus instructifs de tous les écrivains dans tous les genres. Le citoyen pauvre trouve dans ces magasins la fleur de tous les ouvrages que ses moyens pécuniaires ne lui permettent pas d'avoir. On n'a pas besoin d'en dire davantage pour en faire sentir l'utilité dans ce pays.

L'utilité d'une publication semblable et le succès qu'on obtient le *Penny Magazine* de Londres, publié par la société pour la diffusion des connaissances utiles, et le *Magasin Pittoresque* de Paris, nous ayant fait croire qu'elle ne pourrait manquer de réussir en Canada, nous nous sommes proposé de publier un Recueil de la même nature sous le nom d'*Abeille Canadienne* à un prix aussi modique que possible.

Cet ouvrage sera destiné au peuple et particulièrement à la jeunesse Canadienne et aux enfans qui fréquentent les écoles. Les pères de famille pourront toujours en recommander la lecture à leurs enfans qui y trouveront de quoi à s'amuser et à s'instruire.

Nous avons vu nous-même les fruits salutaires qu'a produits la lecture de pareils ouvrages en Europe, et l'intelligence de la jeunesse Canadienne n'est pas inférieure à celle des jeunes gens d'outre-mer.

Les gens âgés ne perdront pas leur temps en lisant l'*Abeille*; la lecture en sera pour eux quelque fois utile et toujours amusante; elle leur rappellera souvent à l'esprit les choses que les affaires et les occupations de la vie leur avaient fait oublier.

L'*Abeille* paraîtra tous les samedis. Le prix de l'abonnement sera de dix schellings par an; et dès que nous aurons mille abonnés, nous pourrons réduire l'abonnement.

Il est bon de remarquer ici que la politique est excluse de notre publication, nous n'en parlerons point.

L'*Abeille* paraîtra aussitôt que la liste des abonnés dans le pays se montera à 500.

Pour rendre l'*Abeille Canadienne* aussi utile et intéressante qu'elle pourrait l'être, nous mettrons à contribution tous les auteurs et toutes les publications que nous pourrions nous procurer, et nous ferons le choix de nos extraits avec tout le jugement dont nous sommes capables, ayant toujours soin de

consulter avant tout, les besoins du pays. Nous n'épargnerons ni temps, ni veilles pour satisfaire le public et rendre cette publication digne de lui. Nous espérons, en retour, qu'il nous montrera quelque indulgence.

Les personnes qui voudront bien nous aider de leurs connaissances et de leurs lumières pourront nous adresser leurs écrits que nous publierons toujours avec reconnaissance.

F. X. GARNEAU.

Québec, 26 Oct., 1833.

A V I S.

L'ABEILLE CANADIENNE,

à six sous par livraison.

CET ouvrage formera chaque année un fort volume grand in-8vo., qui sera publié par livraisons de 8 pages sur beau papier.

A la fin de chaque année le volume sera complété par un titre, un index des articles avec l'indication des pages.

Il paraîtra une livraison par semaine. La première livraison paraîtra dès que la liste des abonnés se montera à cinq cents.

Conditions de l'abonnement. Le prix de cet ouvrage est fixé :

1°. A six sous par livraison.—2°. A un schilling par mois.—3°. A trois schellings par trois mois.—4°. A cinq schellings et demi par six mois.—5°. A dix schellings par an.

On pourra s'abonner ou acheter des livraisons chez MM. Fréchette & Cie. Imprimeurs, rue Lamontagne, Québec.

Dans les prix ci-dessus n'est pas compris le port des livraisons, dans les différentes parties de la Province, lequel sera payé par l'abonné.

Afin de faciliter le paiement de l'abonnement, aux gens les moins aisés, il se fera tous les trois mois par payemens de deux schellings et demi, somme qu'il leur sera plus facile de trouver.

Des agens seront nommés dans les villes et dans les principaux endroits de la Province chez lesquels des dépôts seront établis pour ceux qui voudront acheter l'*Abeille Canadienne*.

Les Messieurs, et surtout les Maîtres de Poste qui voudront agir comme Agens pour procurer des souscripteurs et recueillir le prix des abonnemens, par les différentes parties du pays voudront bien nous le faire savoir, en nous faisant connaître leurs conditions, et l'offre de leurs services sera reçue avec reconnaissance.

Toutes les lettres doivent être affranchies. Le bureau et le dépôt principal sont à Québec chez MM. Fréchette & Cie., rue La Montagne.

Imprimée par Fréchette & cie., 25, rue Lamontagne.